

Le temps, c'est l'onde amère, emportant vers la rive  
Quelques débris épars des naufrages humains ;  
C'est le flot irrité, la vague fugitive  
Où flottent nos destins.

C'est l'aigle dont le vol ne laisse aucune trace,  
L'aigle dont le regard brûle du haut des airs,  
Dont les serres de feu, s'entr'ouvrant dans l'espace,  
Embrassent l'univers.

Pauvre enfant, que l'on berce au doux seuil de la vie,  
Ne dis plus à l'hiver d'accélérer son cours ;  
Laisse aller lentement la chaîne qui relie  
Les plus beaux de tes jours.

Z. MAYRAND.

—*Courrier du Canada.*

## SCIENCE.

### Les nations à l'Exposition Universelle de Londres en 1862.

#### L'ANGLETERRE ET SES COLONIES.

Les expositions de l'industrie sont une idée française. Le Directeur les avait imaginées, le Consulat et l'Empire leur donnèrent leur premier relief ; elles se bornaient d'abord à rassembler les produits de la France, respectant les frontières comme des barrières infranchissables. Mais, à mesure que le commerce extérieur unissait les peuples, on éprouvait le désir de comparer non-seulement les produits des diverses parties d'un même territoire, mais ceux des territoires et des nations qui, chaque jour, échangeaient entre elles leurs richesses : ce fut encore la France, qui, au lendemain de la révolution de 1848, eut la pensée de convier tous les peuples à une exposition universelle. Le projet n'aboutit pas, et l'honneur de le mettre pour la première fois à exécution revint à l'Angleterre. Depuis l'année 1851, où 17,000 exposants se pressaient à Londres dans le palais de Cristal, le succès de ces grands concours a donné à plusieurs peuples l'ambition d'en instituer à leur profit ; mais le seul qui soit véritablement digne du nom d'universel, a été l'exposition de Paris qui, plus heureuse encore que celle de Londres, a réuni, en 1855, 21,000 exposants. L'Angleterre, qui paraît vouloir rendre décennales chez elle ces solennités, a ouvert une troisième exposition universelle cette année, et le succès a encore été complet. Si la foule des visiteurs s'est trouvée un peu moindre qu'on ne l'espérait, les exposants ont montré une grande ardeur ; ceux de France, de Belgique, d'Allemagne, d'Autriche, de Russie étaient deux fois plus nombreux qu'en 1851 ; ceux de Hollande et d'Espagne l'étaient trois fois plus. Hors d'Europe, des pays encore inconnus dans ces fêtes de la civilisation, s'y étaient fait introduire sous le patronage de la marine anglaise : Costa-Rica, Haïti, le Brésil, l'Uruguay et le Pérou, l'Afrique centrale, Madagascar, Siam, la Chine, le Japon ; les colonies anglaises brillaient dans le concert, auquel manquaient seuls les Etats-Unis, à peine représentés de nom par une soixantaine d'exposants, venus pour la plupart de New-York.

Il ne faudrait pas abuser de cette bonne volonté. Les manufacturiers et les industriels se rendent aux expositions pour faire connaître leurs produits, pour donner à leur maison le relief d'une récompense ; mais ce sont pour eux des réclames coûteuses ; on pare toujours sa marchandise, on s'ingénie à créer des modèles nouveaux qui, sortant du genre usuel, sont souvent d'une vente difficile ; enfin, malgré les franchises de transport données par les gouvernements, les frais d'emballage, de surveillance, quelquefois la détérioration des objets sont de lourdes charges. De pareils sacrifices, en se multipliant, finiraient par grever les frais généraux plus qu'ils ne profiteraient à l'augmentation de la clientèle et dégoûteraient les exposants. Aussi les périodes de dix ans valent-elles mieux que celles de cinq, qui ne laissent pas un intervalle de temps assez long pour le renouvellement des chefs de maison et pour le perfectionnement des procédés. Pourquoi Londres et Paris, qui sont les deux grandes capitales de l'industrie, ne s'entendraient-elles pas pour alterner de dix ans en dix ans ? Libre aux autres Etats d'ouvrir de leur côté d'autres expositions qu'ils chercheraient à rendre universelles ; libre même à la France et à l'Angleterre d'avoir à des époques plus rapprochées des expositions nationales ; mais le retour des grandes solennités n'ayant lieu

que tous les dix ans, préviendrait la fatigue et assurerait la durée et l'éclat d'une généreuse pensée et d'une utile institution.

Rassembler dans une même enceinte les produits les plus divers du monde entier, appeler chaque peuple à montrer tout ce qu'il peut donner, tout ce qu'il sait faire, et à voir lui-même de ses yeux ce que les autres peuvent lui fournir et lui apprendre, c'est rapprocher par un lien nouveau les nations et faire un pas de plus vers l'unité morale à laquelle tend la civilisation moderne et à laquelle le commerce contribue puissamment : on ne saurait avoir trop de sollicitude pour l'avenir d'une telle institution.

On considère parfois ces expositions comme des arènes dans lesquelles des industries rivales viennent se livrer bataille. Sans doute, il y a une lutte, lutte d'honneur sur plus d'un point entre les grandes nations manufacturières, entre la France et l'Angleterre, par exemple. Mais les perfectionnements passent assez promptement aujourd'hui d'un pays à un autre, tant que les capitaux ne manquent pas, pour que dans la plupart des cas il n'y ait que des différences légères ; la palme obtenue par le voisin stimule l'amour propre en même temps qu'elle éclaire le vaincu, sans que sa défaite entraîne les désastreuses conséquences que des esprits chagrins lui attribuent. Battu sur le champ d'honneur, il reste maître du terrain national dans lequel il est abrité comme derrière les remparts d'une forteresse, par les transports, par les habitudes des consommateurs, par les douanes enfin qui, condamnées à titre de protection, doivent subsister pour l'égale répartition de l'impôt. Si c'est une lutte, c'est donc tout au moins une lutte à armes courtoises, un exercice par lequel l'un se perfectionne tandis que l'autre triomphe. Mais c'est surtout une réunion pacifique, je dirais presque un concours d'assistance mutuelle dans lequel chacun met au service d'autrui ses productions et son travail ; pendant plusieurs mois se trouve réuni au même lieu ce qui est dispersé le reste du temps sur tout le globe et souvent ignoré : tous ceux qui ont quelque intérêt ou quelque curiosité sont invités par la publicité à venir eux-mêmes au rendez-vous général, où ils embrassent d'un coup d'œil le monde commercial et peuvent en quelques jours en faire la visite d'une manière plus instructive et plus sûre que s'ils entreprenaient de le parcourir en plusieurs années d'un pénible voyage.

C'est ce caractère qui nous a principalement frappé lorsque nous visitâmes cette année le palais de Kensington, où les pays lointains se trouvaient en grand nombre, offrant aux nations industrielles de la vieille Europe leur coton, leurs bois, leurs matières premières de toute espèce, et c'est ce caractère que nous voulons essayer de reproduire, en marquant l'état et la distribution des manufactures, la nature des produits, les ressources principales de l'exportation, et en esquissant, pour ainsi dire, la physionomie de chaque nation considérée dans son industrie et son commerce.

#### I.—L'ANGLETERRE.

Si l'Angleterre avait été désireuse d'élever à son industrie un trophée digne de sa véritable grandeur, elle aurait pris les échantillons de ses houilles et de ses minerais de fer, et en aurait construit, à la porte d'entrée, sous le dôme oriental, un arc de triomphe, témoignage d'une richesse plus solide et d'une puissance de production infiniment plus grande que l'ambitieuse pyramide d'or dressée par la colonie de Victoria. L'Angleterre s'est montrée sous ce rapport modeste : elle a relégué les trésors de ses mines dans un coin du palais, derrière ses colonies, comme si elle eût craint d'étaler du charbon et de la rouille au milieu des parures de l'industrie. C'est une coquetterie déplacée : nul ne doit rougir de son métier, l'Angleterre moins que toute autre nation, car elle sait trop bien compter pour ne pas apprécier à leur juste valeur les merveilleux instruments que son sol recèle.

Il suffit de jeter un instant les yeux sur les cartes qui tapissent les murs dans la salle des mines, pour comprendre ce qu'elle doit à ses richesses souterraines. Partout où la terre fournit le charbon, les fabriques se sont formées et groupées ; la mine les a en quelque sorte fait éclore. En mettant le doigt sur les teintes noires qui représentent les bassins houillers, on est certain de toucher les principaux centres de la production manufacturière. Au nord, ce sont : Dundee, Abroath, Glasgow, Sterling, dans le bassin écossais, qui du golfe de Forth à celui de la Clyde, traverse toute l'Ecosse et fournit par an une fois et demie autant que la France entière ; et pourtant, ce n'est qu'un des moindres groupes. Celui de New-castle, qui occupe la vallée de la Tyne, et s'étend jusque dans le *border* écossais, donne deux fois plus en y comprenant le petit bassin de Whitehaven, situé sur la côte méridionale du golfe de Solway. Celui du centre, deux fois plus riche encore, embrasse, entre la Dee et l'Umler, dix comtés dont le sol tout entier repose sur de profondes assises de houille ; aussi est-ce sur ce sol que se sont élevées les villes de Leeds, de Sheffield, de Nottingham, de